



**Numéro 14 (1) | décembre 2023**

**Présences contemporaines 3**

---

**L'écriture de Marie NDiaye : romans, nouvelles, théâtre, textes pour la  
jeunesse**

---

**NDiaye page à page**

Marie NDiaye

C'était l'été 98 dans  
**Télérama**



# Henri Cartier-Bresson

Italie, 1938

*Le Tableau du fils Carpe*, par **Marie NDiaye**

*La Structure des flocons de neige*, par **António Lobo Antunes**

*Edipus next*, par **Laurent Gidon**

*Le Canard jaune*, par **Didier Perriniaux**

*Le Cyclope*, par **Gilles Cèbe**

# Le Tableau du fils Carpe

## par Marie NDiaye

*Marie NDiaye est née à Pithiviers en 1967.*

*Elle a publié son premier roman, "Quant au riche avenir", à l'âge de 18 ans. Depuis, elle n'a jamais cessé d'écrire. "La Sorcière", son dernier ouvrage, comme tous ses livres, à l'exception de "Comédie classique" (éd. P.O.L.), est paru aux éditions de Minuit.*

Ils gardaient la maison Carpe depuis une quinzaine d'années sans guère apercevoir les Carpe, Monsieur et Madame, qu'aux vacances d'été lorsque les Carpe quittaient Paris pour leur exil annuel dans cette propriété du bord de l'eau. Les Carpe, Monsieur et Madame, n'aimaient rien tant que de débarquer à l'impromptu, feignant la vie artiste, les décisions de dernière minute, mais en vérité, savaient les gardiens, pour tenter de les prendre en faute. Et comme cela ne se produisait jamais et que les deux gardiens pareillement convenables, diligents et silencieux accouraient toujours au premier coup de klaxon sans qu'il fût possible de soupçonner que la soudaine arrivée des Carpe les ennuyait ou les dérangeait tant soit peu, comme les deux gardiens, l'homme et la femme, surgissaient toujours devant les Carpe, Monsieur et Madame, dans la correction exemplaire de tenues noires et blanches, souliers cirés, cheveux tirés, joues propres et rasées, les Carpe s'en trouvaient à chaque fois décontenancés et légèrement honteux, et durant leur long séjour à la campagne témoignaient ensuite pour leurs gardiens d'une amabilité presque excessive, d'une

forme de gentillesse qui n'avait pas lieu d'être et les embarrassait tous les quatre, Monsieur et Madame, l'homme et la femme. Ces deux-là sentaient que les Carpe ne les aimaient pas et se méfiaient d'eux, de leur perfection et de leur silence, car les gardiens ne parlaient guère. Mais ils sentaient bien aussi qu'ils n'avaient rien à donner aux Carpe que ce qu'ils leur donnaient déjà : un travail irréprochable et une présence constante. Les Carpe semblaient attendre davantage de l'homme et de la femme – mais quoi ? se demandaient vaguement ceux-ci, néanmoins à l'aise dans cette incertitude, tout à la fois ancrés et flottants, comme des algues.

La disgrâce tomba sur les Carpe. Ils eurent un unique enfant, un garçon dont l'esprit allait de travers, ainsi qu'en jugèrent les gardiens, l'homme et la femme, qui, elle, mit au monde une fille quelques années plus tard. Il se trouva que la fille des gardiens devint aussi jolie et charmante que l'étrange fils des Carpe était vilain, malingre, fuyant. Les gardiens, ondoyant dans une semi-pénombre, une espérance indéfinie et toujours déçue lorsqu'ils servaient les Carpe, ne savaient trop comment définir la bizar-

rière du fils Carpe. Elle était, cette singularité de la figure et des manières, comme l'expression de l'inquiétude et de la perpétuelle attente frustrée, trouble, de Monsieur et Madame, les Carpe, qui, selon les gardiens, paraissaient ne jamais se résoudre à être ce qu'ils étaient pourtant, les patrons et les propriétaires.

Les gardiens se mirent à éprouver de la compassion pour les Carpe, eux dont la fille resplendissait. Ils diraient bien plus tard : on est perdu dès qu'on prend ses patrons en pitié ou en sympathie. Mais, alors, leur fille était adorable et le garçon Carpe douloureusement original, et ils allaient encore, l'homme et la femme, au fil de l'onde, confiants et assidus.

Comme la fille grandissait, Madame s'intéressa à elle de plus en plus. Elle descendait devant la petite maison des gardiens au bord de la route, laissant Carpe et le garçon continuer en voiture jusqu'à la grande maison qui longeait la rivière, elle entra à sa façon confuse, bavarde, embarrassée, mais saluait à peine les parents et allait droit à l'enfant qu'elle dénichait toujours exactement, où que l'enfant se trouvât à ce moment-là. Et les gardiens sentaient avec acuité en ces instants à quel point madame Carpe ne les aimait pas, eux. Ils le ressentaient péniblement, avec gêne, comme coupables, mais maintenant entravés par leur commisération, par le souvenir du garçon contrefait qu'ils venaient d'apercevoir à la vitre de la voiture, et toujours portés ainsi naïvement par le courant léger, l'eau encore claire. La Carpe, comme l'appelaient les gardiens dans son dos, se prenait de passion pour leur fille ravissante et docile. L'homme et la femme le constataient tous deux mais la femme seule en concevait une sorte de crainte. Lorsqu'elle voyait Madame entourer de ses bras les épaules de la fillette puis humer ardemment le cou de l'enfant, s'abreuver de son odeur et de sa saveur d'enfant jusqu'à l'étourdissement (et la Carpe devait reprendre souffle, les yeux pleins de larmes), l'esprit de la gardienne cessait de voguer, ses douces pensées

d'algue un moment se fixaient sur ces manifestations de tendresse excessive, cette brutalité de l'affection chez la Carpe. Que devait-elle en déduire ? se demandait-elle. Quel sens cela avait-il ? La patronne paraissait tenir pour acquis que la fille des gardiens, comme ses parents, plus tard servirait. Les gardiens avaient d'autres ambitions pour leur fille : ils l'imaginaient facilement institutrice ou infirmière. La femme comprenait là encore que Madame avait une idée derrière la tête, elle comprenait aussi que la pensée de Madame ne flottait jamais comme la leur mais s'arrimait toujours à quelque but bien précis. Elle entrevoyait brusquement le danger possible, pour eux, d'une intimité avec la Carpe. Mais au moment où elle tentait d'exprimer son appréhension à l'homme, son esprit lui échappait, retournait au flot tranquille, mouvant, et la femme ne savait plus ce qu'elle avait voulu dire. Il ne lui en restait, quand elle apercevait la famille Carpe, qu'une peur secrète et honteuse. Car les Carpe n'étaient-ils pas de pauvres gens ?

Les deux enfants devinrent de jeunes adultes chacun à sa façon. La fille était longue et pleine, toute ruisselante d'une chevelure épaisse. Elle avait une santé agressive, tumultueuse, sorte de couronnement physique du zèle insurpassable des gardiens, le parachèvement de leur honnêteté un peu obtuse. Quant au fils Carpe, extravagant, on l'évitait.

La fille des gardiens avait 16 ans lorsque Madame, un 1<sup>er</sup> août, se présenta à la petite maison. « J'ai du travail pour toi, dit-elle, souriante et fière. » Les employés de la Carpe lui semblaient être toujours ses obligés. Elle expliqua à la jeune fille que son fils tentait d'apaiser son esprit dérangé en peignant. Il voulait un modèle. Il voulait, cet été-là, la fille des gardiens. Aussi la Carpe venait la chercher, il fallait la suivre immédiatement. La jeune fille était seule chez elle, dans la chaleur oppressante de la petite maison. Contente d'en sortir, elle obéit et alla avec madame Carpe.

À la fin de l'après-midi la gardienne traversa la propriété. Comme elle passait au bord de la

rivière, sous le soleil encore ardent elle eut la vision fugitive d'un long corps pâle, flottant entre deux eaux, dans la lumière vert pâle et vert doré des feuilles de saule. La gardienne marchait vite. Elle cligna des yeux et l'image disparut, mais des points d'or verdâtres brouillaient son regard. Elle rentra hâtivement.

Le fils Carpe raconta par la suite qu'il avait demandé à la jeune fille de se déshabiller, d'entrer dans l'eau fraîche et de s'y étendre, afin qu'il pût la peindre ainsi, nue et laiteuse dans l'eau verte. Elle l'avait fait sans protester, silencieuse. Puis, son travail achevé, il lui avait dit qu'elle pouvait sortir de l'eau, mais la fille était déjà loin de lui, bercée par le courant imperceptible, déjà lointaine et flottante, et ses che-

veux flottant légers comme des plantes. « Elle ne savait pas nager », dit madame Carpe, vaguement incrédule. Le fils Carpe ajouta : « J'ai pas pu toute la peindre. Elle partait avec l'eau. Elle rentrait plus dans ma toile. C'est quand même une belle toile. »

Il rayonnait devant son œuvre.

Le tableau du fils Carpe représentant la fille des gardiens fut accroché dans la grande maison. Que la jeune fille n'eut pas de visage heurtait sa mère au point qu'elle ne voulut plus entrer dans cette pièce. Elle laissait maintenant ses pensées errer librement, ses pensées d'algues mortes qui dérivait et la rapprochaient, songeait la gardienne, de l'esprit de sa fille voguant au loin, abandonné.

